

HISTOIRE & PATRIMOINE

Le Faux Miracle de la “Vierge d’Entrevaux” (1)

A la fin novembre 1953, Jean Salvadé, né à Cannes, 40 ans, gérant de l’Hôtel du Var à Entrevaux, achète lors d’une vente aux enchères une statuette en noyer datée du début XVIIIème siècle, recouverte d’une légère couche de stuc. Elle représente Sainte-Anne vêtue d’une robe bleue et drapée d’un manteau de plâtre marron doublé d’or. A ses pieds, se tient sa fille, la Vierge Marie enfant, lisant les Saintes Ecritures. La Vierge porte une robe bleu ciel, piquée d’étoiles d’or. La statuette, de 50 cm de haut et 25 cm de large, appartient à Jean-Louis Seeger, allemand naturalisé brésilien, domicilié à Nice.

Ce personnage est également le locataire indélicat d’un appartement à Entrevaux contenant «des antiquités». Le propriétaire, faute de toucher son loyer, a décidé la mise en vente aux enchères de la collection. La statuette est mise à prix à 500 francs. L’hôtelier, peu avare, en offre le double ! La surenchère faisant défaut, le commissaire-priseur lui adjuge l’objet de piété qu’il paye, tous frais compris, 1250 francs. Tout cela seulement pour l’exposer dans une cave remplie d’antiquités pour la plus grande satisfaction des touristes ou selon une autre version pour la poser sur une étagère car il lui fallait remplacer une Vierge de Saxe, qu’un visiteur, amateur d’art plutôt égoïste, avait subtilisée dans le courant de l’été. L’hiver, étant peu propice au tourisme, la statuette est posée dans la salle à manger de l’hôtel, avec quelque peu d’indifférence à même le sol et ce pendant quatre semaines selon les uns. Selon les autres, Jean Salvadé, bien que n’ayant aucune conviction religieuse, place la statue près de la table où il joue au poker (2) pour qu’elle lui porte bonheur.

C’est ainsi, que le samedi 26 décembre dans l’après-midi, Jean Salvadé, tapant le carton alors que la partie lui est défavorable a une saute d’humeur. Sa chaise se déplace et bouscule la statuette. Jean Salvadé constate que l’index droit de la statuette s’est brisé. Il s’exclame en riant : «Bah ! ça repoussera !» comme il le relate au journaliste du Provençal. Le lendemain matin, c’est Julien Fournier, son partenaire de jeu, qui revenant chercher sa veste, trouve sur la table à côté de la statue une tache de sang. Il l’appelle en lui demandant s’il a tué une bête. Répondant non, Jean Salvadé s’approche, pâlit et est saisi de stupeur en voyant l’index meurtri saigner.

Selon la version de Nice Matin, il est seul dans l'hôtel et la première personne arrivée sur les lieux est Mme Pelissier, sa servante. Stupéfaction, qui ne l'empêche pas d'évaluer que le liquide rouge s'échappant du doigt coule à la cadence d'une goutte par minute.

A chaque fois, le liquide paraît se coaguler, mais la pellicule ne résiste à la pression de la goutte suivante que quelques secondes. Le miracle dure de 10h30 à 11h laissant une trentaine de gouttes ainsi jaillir. Rapidement entouré des gens de l'hôtel, puis des voisins, c'est au total trente personnes qui assistent au phénomène. Le chanoine Desdier, curé de la paroisse se refuse à émettre une opinion. Il attend sagement que le phénomène se reproduise en présence de témoins. Il n'a pas voulu téléphoner à l'évêché de Digne ni même se rendre sur les lieux, afin d'éviter une interprétation tendancieuse de sa démarche. Un missionnaire, présent dans le village, le Père Chérubin, qui a assisté au suintement, invite à la plus grande prudence. Les dernières gouttes recueillies le matin même par le docteur JeanLouis Monner sont analysées par Paul Warin, préparateur à la pharmacie Passage à Puget-Théniers.

Il conclut à la présence formelle de sang. Le même soir, vers 20h35, 50 ou 21h selon les versions, Joseph Cotton, 25 ans, employé des P.T.T, quittant le comptoir ou rentrant chez lui retrouver ses enfants rentre dans le café brusquement et s'écrie : «Il y a une lueur bleue au-dessus du toit» ou selon une autre version «Jeannot, viens voir, il y a un voile sur ton hôtel !». Tout le monde se rue dehors, ou seulement Jean Salvadé et Noël Bollot et M. Cotton ... pour ne voir qu'un ciel parfaitement constellé d'étoiles. A ce moment la pluie se met à tomber. En rentrant, par Philippe Thomassin, Chargé de Recherche, on constate que le doigt brisé s'est remis à saigner. Il y a deux centimètres dans un verre.

Malheureusement, cette fois aucun témoin n'a assisté au phénomène. Le liquide est analysé par Maurice Laïk, pharmacien d'Entrevaux. Après emploi des «réactions Meyer et Gaiac» il affirme que c'est du sang ! Humain ou animal, seule une analyse plus complète à Marseille est en mesure de le déterminer. C'est le laboratoire de «criminologie» de Paris qui établit enfin que le sang recueilli a les caractéristiques du sang humain.

En pleine affaire Dominici et bataille de Dien Bien Phû, la presse (Nice Matin, Le Provençal, Paris-Match, France Soir, le journal filmé Gaumont...) s'empare du phénomène, d'autant plus, que quelques semaines auparavant, une Vierge à Syracuse, s'est mise à pleurer et par milliers les fidèles accourent bien que le Vatican eut émis les plus grandes réserves.

L'évêché, alerté par la presse envoie dès le 29 décembre les abbés Lunet et Bernard pour enquête. Ils prélèvent du sang. Les abbés indiquent à l'envoyé spécial de Nice Matin, M. Ollivier, que sainte Anne a déjà manifesté une humeur de vengeance à l'encontre de ceux qui la blasphèment.

C'est ainsi que deux charretiers qui avaient juré sur le nom de la sainte, alors qu'ils malmenaient une statuette dont les bras se brisèrent, eurent à leur tour les bras brisés, suite à un accident. Le 30 décembre au matin, c'est un abbé étranger, porteur d'une Vierge de Fatima, qui se présente à l'hôtel du Var. Il passe un morceau de coton sur l'index brisé de la statue. Coton qui a déjà touché la Vierge de Syracuse. Le village est partagé quant au mystère. Les uns croient dur comme fer au miracle et les autres penchent pour la supercherie. Déjà 1498 personnes et 2 aveugles ont défilé devant la statuette.

Quoiqu'il en soit, c'est déjà un miracle économique !

Les habitants bénissent le ciel d'avoir attiré tant de touristes dans leur cité. Le 31 décembre, à 6 heures du matin, Jean Salvadé, en se levant, constate que le verre est une fois de plus rempli de sang. Il appelle sa serveuse, Jeanne Gibert, et deux voisins, Mme Rizzo, la boulangère, et son employé Jean Accossato. Ils se rendent compte que le doigt brisé est encore humide. Dans la soirée, à minuit moins dix, au moment où avec Lucien Guibert, Jean Salvadé va mettre la Sainte dans une châsse de fortune : «une veilleuse qui se trouve au pied de la statuette se mit à grésiller pendant qu'une grande flamme bleue enveloppa la Sainte et monta s'éteindre au plafond, au grand effroi de certains, à l'émerveillement d'autres parmi la centaine de témoins présents » (3).

Les curieux, les émus, les respectueux, les inquiets et les sceptiques défilent de plus en plus nombreux dans le café. Ils viennent de toutes parts. Des cars spéciaux sont affrétés de Nice, de Digne, de Grenoble, de Toulon... 4000 personnes le 1er janvier : «C'est la révolution chez moi !» déclare l'hôtelier au Provençal. Parce que «les touristes dérobent le sang» Jean Salvadé décide de mettre la statue à l'abri des mains indiscretes en l'isolant dans un cadre en bois entouré de grillage à poule. Le 3 janvier, il fait appel à M. Philippe, huissier à Annot afin de mettre les scellés sur un coffret dont une des faces est transparente. Ce coffret a été offert par un architecte niçois alors célèbre : René Livièri.

A compter de cette date Sainte-Anne ne saignera plus. Tout au long de la semaine suivant le miracle la polémique prend de l'ampleur. On adresse de nombreux courriers au gérant. Les uns demandent un objet ayant touché la statue. Les autres qualifient Jean Salvadé, gérant de «l'hôtel du miracle», de mystificateur.

D'autres encore, cherchent une explication rationnelle à l'exemple ce billet publié dans le journal Nice Matin du 6 janvier 1954 : «Mme J. Duval, de Radio Innsbruck, me fait savoir que lors d'un voyage dans le vieux Tyrol autrichien, il y a quelques années, un paysan possédant plusieurs statuette religieuses lui dit qu'elles étaient parfois fabriquées à la suite d'un vœu formulé à l'égard d'un saint ou d'une sainte. En effet, il y a deux siècles, certaines familles très croyantes, pour préserver l'un des leurs ou par gratitude, introduisaient dans le corps de ces statues et principalement dans le bras, un conduit filiforme simulant une veine, dans lequel conduit on introduisait du sang humain en guise d'offrande, sang qui pour le cas de Sainte Anne qui nous intéresse à dû être libéré par la fracture du doigt. Lorsque la statuette fut approchée d'un foyer – il fait très froid à Entrevaux et la salle de l'hôtel est surchauffée – le sang se liquéfia.

Voilà l'explication possible de ce phénomène. La statuette venait des bords du Rhin. Elle a dû être amenée là lors des guerres napoléoniennes.». L'hypothèse est confortée par le fait que M. Seeger, avait acheté cette statuette à Munich en 1922 et qu'elle avait, selon lui, appartenu à un monastère germanique. Cependant, la statue ne laisse entrevoir aucunes traces, ni fissures pouvant contenir une poche de sang. M. Seeger, quant à lui, considère la vente aux enchères comme illégale.

Malade à Nice le jour de la vente, il n'a pu s'y opposer. Il souhaite récupérer cette précieuse statue qu'il aurait payé 500 marks en 1922, l'équivalent de 50.000 francs en 1953. Le journal *Le Provençal* s'enquiert de la valeur réelle de la statue auprès de l'expert L.-P. Bresset qui s'exprime ainsi : «des œuvres de ce genre sont relativement peu cotées [...] C'est, tout au plus, une vingtaine de mille francs qu'on pourrait tirer...à condition de trouver amateur. » Le samedi 9 janvier 1953, Jean Salvadé invite le docteur niçois Tropini à «radioscooper» en public la statue avec un appareil portatif.

Aucun canal ou corps étranger métallique n'apparaît à l'écran. Cependant il n'est pas exclu que le bois puisse receler un conduit naturel ou artificiel. Plusieurs clichés sont pris à cette occasion. L'un d'eux révélera plus tard que, sous les rayons X, le visage de la Sainte devient celui du Christ. Il sera publié dans *Paris-Match* n°300 du 25 décembre au 1er janvier 1955. Plusieurs personnes examinent la statue. Il apparaît que le pouce de la main droite ne tient plus à la main que par une bride de bois mais contrairement à l'index il n'a pas saigné.

Ce fait est rapidement oublié et Jean Salvadé en profite pour faire «bénir» par la statue une cinquantaine de paquets de coton hydrophile en les frottant contre elle. Un autre miracle est accompli par la statue si l'on en croit le courrier d'une demoiselle de Campestro, près de Lugano. Atteinte d'une pleurésie, elle adressa une prière à Sainte-Anne et fut guérie. Ce courrier, premier témoignage de la «puissance de la statue» est enfermé avec elle dans la cage de verre. L'année 1954 est très prospère pour le village baigné dans l'hystérie mystique et le fond de commerce de Jean Salvadé.

Ce dernier, touché par la foi collecte des fonds pour faire construire une chapelle à celle que l'on appelle désormais la «Vierge d'Entrevaux». Dès le 21 janvier 1954, de nombreuses cartes dédicacées et cotons hydrophiles sont expédiés de par le monde. Le 16 décembre 1954, Jean Salvadé emmène la statuette à Paris. Des membres de la commission du Saint Suaire de Turin, suite au scoop de *Paris-Match* révélant le visage du Christ sont envoyés à Paris pour enquête.

La Vierge d'Entrevaux devait être ensuite exposée dans toutes les grandes villes de France et d'Europe et même à Caracas, capitale du Venezuela, dont sainte Anne est la patronne. Durant toute l'année 1955, la statue est exposée 34 rue Taitbout à Paris. Dès le 12 janvier, un nouveau miracle. Le petit Pierrot, 18 mois, au grand désespoir de ses parents ne marche pas encore. Sa jambe gauche paraît toute molle, sans force, comme «un chiffon». Son père venu effleurer un coton sur le doigt toujours humide de la statue le frotte sur sa jambe. Miracle ! 48 heures après l'enfant se met à marcher. Jean Salvadé revient ensuite à Entrevaux et laisse en «gérance» Sainte Anne au sculpteur et antiquaire Marcel di Leonardi, moyennant une redevance mensuelle de 10 000 francs.

Dans la cour de l'immeuble où habite l'artiste, la statue, sous un globe de verre, trône dans un minuscule local faiblement éclairé et teinté de rouge, avec à côté d'elle, un tronc réservé aux offrandes. Marcel di Leonardi vend aux fidèles, parfois venus de très loin, des souvenirs, des médailles bénies et des reliques imprégnées de sang. En 1957, un film « Sainte Anne et le mystère d'Entrevaux » est projeté en première vision devant les autorités religieuses du département des Basses-Alpes. Des séances cinématographiques pour le culte de Sainte Anne sont organisées partout en France.

En 1959, c'est au tour des Basses-Alpes. Un beau jour, Marcel di Leonardi disparaît, il est arrêté à Paris en novembre 1961 pour avoir détourné à son profit le prix d'œuvres d'art que des clients lui avaient données à vendre, notamment un Rembrandt dont il aurait tiré 700 000 francs.

C'est alors qu'il révèle le «pot aux roses». La statue de Sainte Anne Collection Hervé Léon aurait rapporté 400 000 francs. Le chiffre 13 ne porte pas bonheur à Jean Salvadé condamné à 13 mois de prison par la 13ème chambre correctionnelle de Paris. Il révèle une partie de la vérité. Le voile bleu était un feu de Bengale allumé subrepticement sur le toit en terrasse. La pluie miraculeuse venait d'un tuyau d'eau astucieusement branché. Pour faire grésiller la veilleuse, il avait mis de la poudre à fusil sur l'ampoule.

Quant au sang, il affirmera jusqu'à sa mort que c'est un mystère. Jean Arnal dans son livre «Le Cosmos vivant» est le seul à mentionner une réelle guérison. Celle d'un garçon de douze ans paralysé des deux jambes suite à un accident, amené par un curé parisien. Le jeune malade aurait touché la statuette, poussé un cri et retrouvé l'usage de ses jambes. Comme l'a écrit André Soubiran «le miracle est d'abord dans l'âme du miraculé.»

1 Sources : Nice Matin (article d'Ollivier), Le Provençal (article d'Alacer), de fin décembre 1953 à janvier 1954, Ici Paris 17 au 23 février 1955, Le Provençal 13 juin 1959, Nice Matin 16 novembre 1961 - 23 septembre 1962, Le Méridional 16 novembre 1961, Paris Match n°250 (Philippe Giagobbi et Michel Descamps) et n°300 (JeanPaul Penez et Jacques Potier), Télé 7 jours n°769, ARNAL J. - Le Cosmos vivant, 1984.

2 Présents également à la partie de cartes : Aimé Léon (cultivateur au Plan d'Entrevaux), MM. Jean Accossato (ouvrier boulanger), Julien Fournier (boulangier).

3 Témoignage de Jean Salvadé dans une carte souvenir.